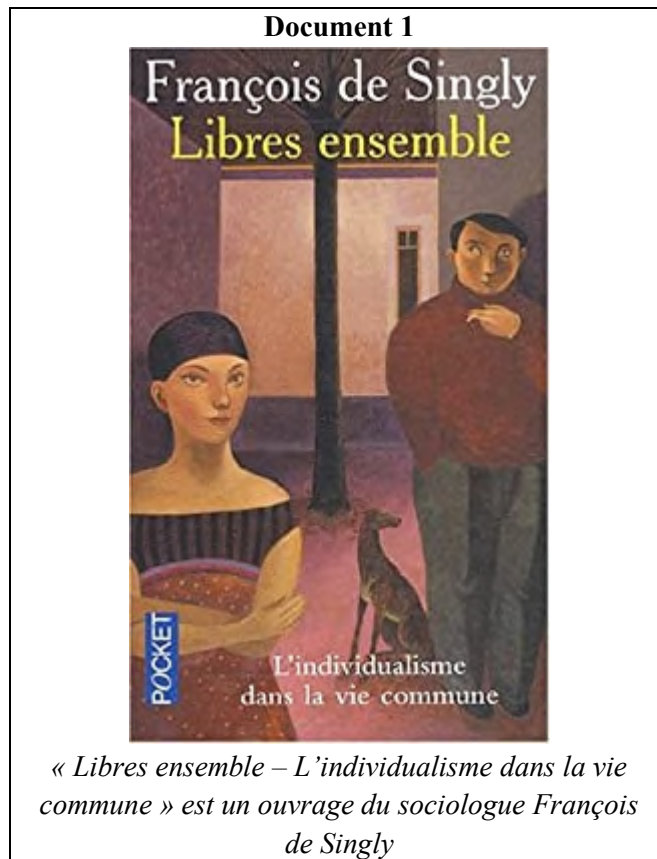


CHAPITRE PREMIER

EMERGENCE ET EVOLUTION DES LIENS SOCIAUX

I) LES LIENS SOCIAUX

La première question que se sont posés les sociologues au 19^{ème} siècle fut de comprendre comment les hommes peuvent être à la fois libres et pouvoir vivre ensemble alors même que la société était soumise à de profonds bouleversements comme la Révolution Industrielle. Cette interrogation reste actuelle : pouvons-nous à la fois être libres, et nous comporter de la manière la plus indépendante possible, tout en continuant à constituer une société ?



Une réponse célèbre nous a été donnée par Emile Durkheim en 1893 dans son ouvrage « *De la Division du Travail Social* ». Pour lui, dans les sociétés passées, en général des sociétés de petite dimension, les hommes pouvaient vivre ensemble parce qu'ils se ressemblaient socialement. Ils se ressemblaient parce que tous avaient plus ou moins la même activité de production : au moyen-âge, la majorité de la population travaillait la terre. Dans les sociétés traditionnelles d'Afrique ou d'Amérique du Sud, tous pêchent, chassent, cultivent de la même manière. Il y a bien sûr des hommes aux statuts particuliers (le seigneur, le chevalier, le prêtre,... le chamane,...) mais ils sont peu nombreux. Il y avait peu de groupes distincts (les hommes, les femmes, les jeunes,.. mais ça n'allait pas beaucoup plus loin). Mais ils se ressemblent surtout parce qu'ils ont le même mode de vie, qu'ils obéissent aux mêmes règles, et surtout, qu'ils ont les mêmes croyances (en un même dieu, par exemple). Dans ces sociétés, on peut vivre avec l'autre parce que l'autre nous ressemble. C'est ce que Durkheim appelle la « solidarité mécanique » (un autre sociologue, Ferdinand Tönnies, préférait parler de « communautés »).

Document 2 : L'ORGANISATION DE LA VIE



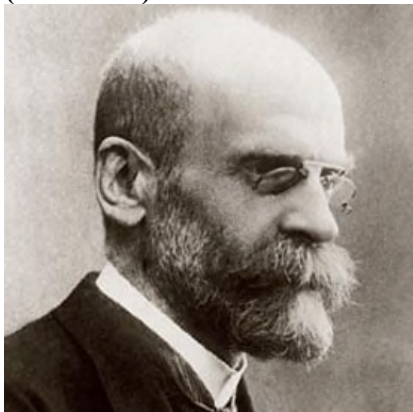
Une organisation simple : Papous de Nouvelle-Guinée



Organiser la vie dans une grande ville

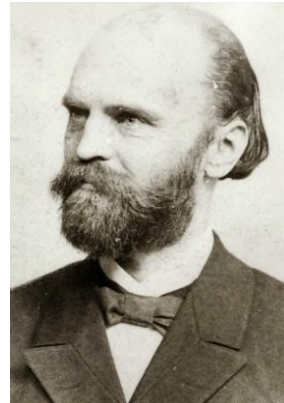
Mais de nos jours, la division du travail est forte (il ya des boulangers, des agriculteurs, des médecins,...), les groupes sont multiples (groupes d'amitiés, clubs sportifs, classes de lycées, groupes professionnels,...), les manières de s'habiller sont diverses et la laïcité nous assure une liberté de croyance ou de non croyance, les religions coexistent donc. Comme l'écrivait Tönnies, « *les hommes vivent ensemble par delà leurs différences* ». Mais comment fait-on pour vivre avec quelqu'un qui ne nous ressemble pas ? L'explication de Durkheim est lumineuse : on vit avec l'autre parce qu'on a besoin de lui. Le médecin a besoin du travail du boulanger et le boulanger du travail de l'enseignant. De plus, comme nos sociétés sont de plus en plus complexes, nous ne pouvons pas tout savoir et nous avons besoin des connaissances des autres comme eux ont besoin des nôtres. C'est ce que Durkheim appelle « *solidarité organique* » (Tönnies parlait de « *Société* »). Mais si j'ai besoin du pain que me fabrique le boulanger, peu importe qui il est. Je n'ai pas besoin de savoir s'il croit au même dieu que moi, s'il a les mêmes opinions politiques ou soutient les mêmes valeurs ; j'ai seulement besoin de lui. De ce fait, le « *lien organique* » permet l'originalité et la différence entre les individus... mais jusqu'à quel point ? Y-a-t-il une limite ? Nous en parlerons plus tard.

Document 3 : Emile Durkheim (1858-1917)



Souvent présenté comme le « père de la sociologie moderne »

Document 4 : Ferdinand Tönnies (1855-1936)



sociologue, connu pour son ouvrage *Communauté et société* (1887). président de la *Société allemande de sociologie*, de 1909 à 1933

On peut préciser la pensée de Durkheim en disant que les Hommes sont unis par des liens qu'on peut classer en **trois catégories** : le lien économique (en particulier le lien marchand), le lien politique et le lien social. Ce sont trois formes de liens que vous abordé en classe de seconde.

Le **lien économique** renvoie au fait que les Hommes produisent, consomment et échangent des biens et des services, qu'ils reçoivent pour cela des revenus et qu'ils paient des impôts. Ils sont donc bien obligés de vivre les uns avec les autres. Cela ne veut pas dire qu'ils sont d'accord sur tous les problèmes : ainsi, certains pensent qu'il faut réduire les impôts alors que d'autres pensent le contraire ; de même, tous ne sont pas d'accord sur l'obligation de port du masque en période de pandémie. Ils vont donc essayer de faire valoir leurs idées dans le cadre des élections mais aussi en manifestant dans la rue, en faisant grève, en signant des pétitions,... C'est le **lien politique**. Il faut bien comprendre que celui-ci unit les individus par delà leurs différences. Si, par exemple, les Hommes s'opposent quant au niveau d'impôt à mettre en place, ils sont tous d'accord sur le fait qu'il est important qu'il y ait un Etat.

Document 5 : LE DESACCORD N'INTERDIT PAS LE LIEN



Le dernier lien, le **lien social**, est le plus difficile à présenter car c'est le plus général. Nous vivons avec les autres parce que nous les côtoyons au lycée, dans l'entreprise, dans un club de sport, parce que nous appartenons à la même famille, parce que nous conversons avec autrui dans les cafés ou sur une liste de discussion sur internet,... mais le lien social peut exister alors que nous ne nous rencontrons pas (ni physiquement ni en « distanciel ») : ainsi un jeune lycéen peut se sentir solidaire d'un autre lycéen habitant à l'autre bout de la France, un ouvrier d'un autre ouvrier,... Le lien social pose la question des groupes de toutes sortes.

Document 6 LIEN MARCHAND, LIEN POLITIQUE, LIEN SOCIAL



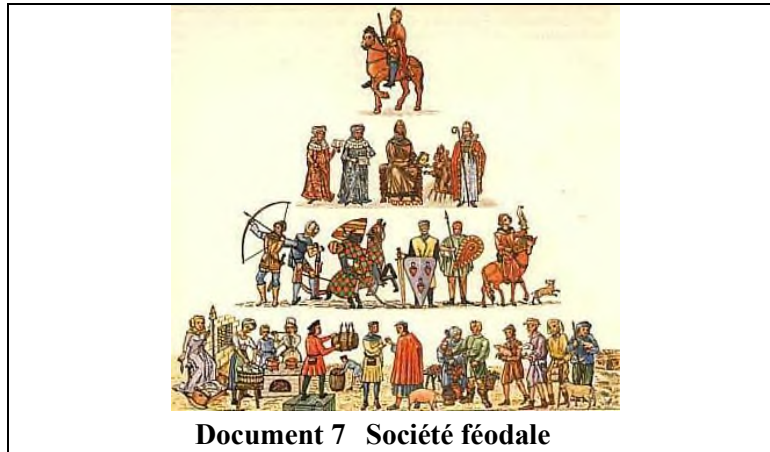
Questions (après avoir lu attentivement le texte ci-dessus, vous répondrez aux questions suivantes à partir de vos seuls souvenirs du texte) :

- 1) *Qu'est ce qui différencie, selon Durkheim, les sociétés traditionnelles et les sociétés passées des sociétés modernes ?*
- 2) *Comment les hommes « font-ils Société » (c'est-à-dire vivent ensemble) dans ces deux types de société ?*
- 3) *Donnez deux exemples précis de lien marchand, deux exemples de lien politique et deux exemples de lien social*

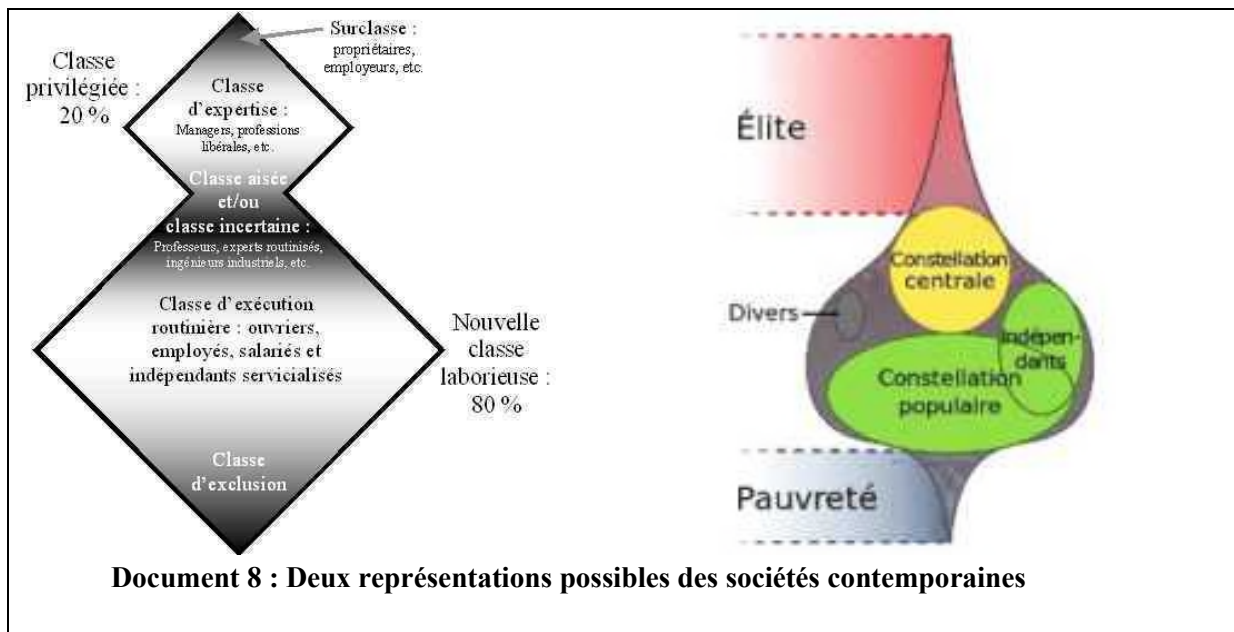
II) LA SOCIÉTÉ EST COMPOSÉE DE GROUPES

Les groupes ont bien entendu toujours existé mais ils ont tendance à se multiplier dans les sociétés modernes. À l'origine, le groupe a pu être la bande, la tribu, le village,... c'est-à-dire des groupes où on se ressemble, où règne plutôt la « solidarité mécanique ». Le groupe est aussi la famille (au sens restreint ou au sens large), laquelle mériterait une analyse à part entière dans ses formes sont diverses dans le monde et tant elle change aujourd'hui (mais il n'est pas prévu dans le programme d'en parler). Les groupes peuvent également renvoyer à des systèmes hiérarchiques et à distance : ce sont les trois ordres (noblesse, clergé, tiers-état dans l'Ancien Régime) et les classes sociales qui apparaissent véritablement au 19^{ème} siècle. Peut-on encore parler de classes sociales aux 20^{ème} et 21^{ème} siècles ? La question fait l'objet de débats mais on peut au moins dire qu'il existe toujours un système de « stratification sociale » (ou de « hiérarchie sociale »).

TROIS MANIÈRES DE REPRÉSENTER LA HÉRARCHIE SOCIALE



Document 7 Société féodale



Document 8 : Deux représentations possibles des sociétés contemporaines

Enfin, les groupes, au sens le plus courant du terme, se multiplient dans les sociétés contemporaines. Alors que dans une société traditionnelle de petite dimension, un enfant appartient à un nombre limité de groupes (son village, son groupe d'âge, le groupe des garçons,...), un enfant aujourd'hui appartient en plus à différents clubs sportifs et différentes associations, à son « groupe lycée », son groupe classe, etc...

Il faut cependant bien saisir que la notion de groupe suppose un sentiment plus ou moins fort d'appartenance et de cohésion : dix personnes qui attendent à l'arrêt de bus ne constituent pas un groupe au sens sociologique du terme parce qu'aucune d'entre elles ne s'intéresse aux autres. La même analyse peut être faite pour un plus grand nombre de personnes : mille personnes qui circulent dans un grand magasin constituent « une foule » mais pas un groupe. Un groupe d'amis constituera un groupe car chacun a le sentiment d'appartenir à ce groupe. C'est le sentiment d'appartenance qui fait le groupe. Cependant, la situation n'est pas figée : si, parmi les dix personnes qui attendent le bus, l'une d'entre elles a un malaise, il y a fort à parier que les autres vont s'inquiéter et aller à son secours : l'un soutiendra la personne sujette au malaise, un autre prévient les secours,...on aura constitution d'un groupe (même éphémère).

A l'inverse, si des étudiants vont dans un amphi de fac pour suivre un cours sans s'intéresser aux autres étudiants ni leur parler, on ne peut pas parler d'un groupe au sens sociologique du terme. C'est donc bien le sentiment d'appartenance qui fait le groupe et non le nombre de personnes.

Cependant, ce sentiment peut s'appliquer à des groupes auxquels on n'appartient pas. On distingue donc les « groupes d'appartenance », ceux auxquels on appartient et les « groupes de référence », ceux auxquels on se réfère sans forcément leur appartenir.

**Ce n'est ni le nombre ni la nature des individus
qui fait le groupe mais bien le sentiment d'appartenance**

Document 9

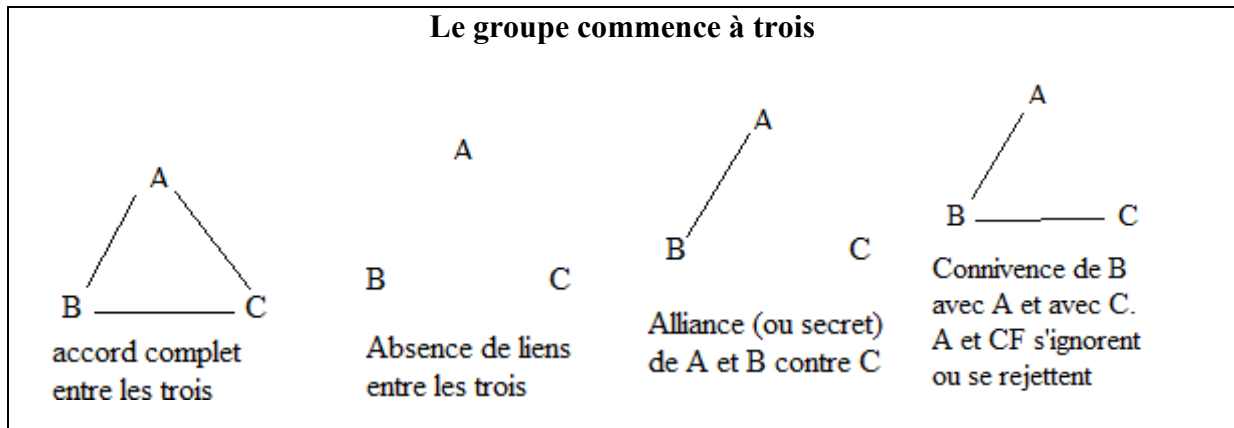
Document 10



Mais à partir de combien de personnes commence le groupe ? Pour le sociologue Georg Simmel, la réponse est sans équivoque, c'est à partir de trois : pourquoi trois ? Parce que les interactions entre les individus font un saut. Les interactions sont les différents échanges (de biens, d'informations, de sentiments,...) qu'il peut y avoir entre les individus.

- + S'il n'y a qu'une personne : il n'y a qu'une relation à soi-même ; il ne s'agit pas d'un groupe.
- + Avec deux personnes on a trois interactions possibles : le lien, le rejet (qui est une forme d'interaction) et l'indifférence (qui n'est pas une interaction à proprement parler).
- + Avec trois personnes, on a les relations précédentes (lien entre les trois, trois copains par exemple), on a le rejet mutuel (aucun ne peut sentir les autres) mais on a des nouveautés essentielles :
 - ++ L'alliance : deux se liguent contre le troisième,
 - ++ Le « passager clandestin » : dans un groupe de travail, un des trois laisse les deux autres faire tout le travail (je suis sûr que vous l'avez déjà expérimenté)

++ Le secret : une information n'est partagée que par deux des membres (quand il n'y a que deux personnes, un des deux peut garder une information pour lui mais il ne s'agit d'un secret que s'il le partage avec quelqu'un hors du groupe. S'il s'agit d'un secret que personne d'autre ne connaît il est par définition hors de la relation sociale).



Les principales relations que l'on trouve dans la société commencent donc avec trois protagonistes mais il existe des formes qu'il ne faut pas confondre avec le groupe. Nous avons vu précédemment le cas des files d'attente ou des foules, ... où les gens se côtoient sans interagir.

Il faut ajouter le cas des catégories statistiques utilisées par les chercheurs : si un chercheur s'intéresse à la consommation des jeunes de 15 à 25 ans, il s'agit d'une catégorie statistique. Rien n'oblige à ce qu'il s'agisse d'un groupe rassemblant des personnes ayant un sentiment d'appartenance. C'est le cas également des « professions et catégories socioprofessionnelles » (que nous verrons dans la partie suivante).

Questions (après avoir lu attentivement le texte ci-dessus, vous répondrez aux questions suivantes à partir de vos seuls souvenirs du texte) :

- 4) *Quels sont les deux éléments essentiels pour qu'on puisse parler de groupe ?*
- 5) *Quelle différence fait-on entre un groupe et une foule ?*
- 6) *Qu'appelle-t-on « passager clandestin » ?*

III) LES PROFESSIONS ET CATEGORIES SOCIO-PROFESSIONNELLES (PCS OU CSP)

A) NOMENCLATURE

Les classes sociales sont des phénomènes réels c'est à dire qu'elle suppose l'existence d'un sentiment d'appartenance plus ou moins fort selon les groupes et les périodes historiques. Ainsi, le sentiment d'appartenance à la classe ouvrière a été très fort au 19^{ème} siècle et jusque dans les années 1960. Par la suite, certains sociologues se sont demandé s'il n'y avait pas un affaiblissement de ce sentiment d'appartenance. Les sociologues Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon ont montré combien la « haute bourgeoisie » représentait aujourd'hui une classe sociale à part entière dont le sentiment d'appartenance était très fort.

Cependant, pour faire des analyses, les sociologues utilisent des catégories statistiques appelées PCS (ou CSP selon une ancienne appellation), « Professions et catégories socio-professionnelles ». Il s'agit de catégories statistiques construites par les statisticiens et non de classes sociales qui permettent de faire des analyses sur la société française.

Ces catégories sont construites à partir de divers critères afin de constituer des groupes socialement les plus homogènes possibles. Ainsi, on retiendra le statut (salarié ou indépendant), le niveau de diplôme, le niveau dans la hiérarchie (décideur/exécutant), le secteur d'activité,...

On en a tiré six CSP d'actifs (+ 2 catégories d'inactifs) qui peuvent être décomposées en sous catégories. Seul le premier niveau (en 6 CSP) doit être connu.

Document 11 : Nomenclature des P.C.S.

Niveau 1	Niveau 2	Exemple
1. Agriculteurs	10 Agriculteurs exploitants	Éleveur indépendant
2. Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	21 Artisans	Patron d'une boulangerie
	22 Commerçants et assimilés	Patron d'un café
	23 Chefs d'entreprise de 10 salariés ou plus	PDG d'une PME
3. Cadres et professions intellectuelles supérieures	31 Professions libérales et assimilés	Avocat dans un cabinet
	32 Cadres de la fonction publique, professions intellectuelles et artistiques	Professeur de lycée
	36 Cadres d'entreprise	Ingénieur
4. Professions intermédiaires	41 Professions intermédiaires de l'enseignement, de la santé, de la fonction publique et assimilés	Instituteur, infirmier
	46 Professions intermédiaires administratives et commerciales des entreprises	Secrétaire de direction
	47 Techniciens	Dessinateur industriel
	48 Contremaîtres, agents de maîtrise	Chef de chantier
5. Employés	51 Employés de la fonction publique	Aide-soignant à l'hôpital
	54 Employés administratifs d'entreprise	Standardiste
	55 Employés de commerce	Vendeur en boulangerie
	56 Personnels des services directs aux particuliers	Aide-ménagère
6. Ouvriers	61 Ouvriers qualifiés	Soudeur
	66 Ouvriers non qualifiés	Manutentionnaire
	69 Ouvriers agricoles	Conducteur de tracteur
7. Retraités	71 Anciens agriculteurs exploitants	Viticulteur retraité
	72 Anciens artisans, commerçants, chefs d'entreprise	Garagiste retraité
	73 Anciens cadres et professions intermédiaires	Pharmacien retraité
	76 Anciens employés et ouvriers	Aide comptable retraité
8. Autres personnes sans activité professionnelle	81 Chômeurs n'ayant jamais travaillé	Sortant de l'école
	82 Inactifs divers (autres que retraités)	Étudiant, au foyer

Source : INSEE (site internet).

+ Agriculteurs exploitants (**A.E.**) : ce sont des indépendants, ils appartiennent au secteur primaire. On y trouve essentiellement les agriculteurs, éleveurs, patron-pêcheurs.

+ Les artisans commerçants et chefs d'entreprise (**ACCE**) regroupent des indépendants (propriétaires de leurs moyens de production). On fait une distinction selon la taille de l'entreprise : en dessous de 10 salariés, on parle d'artisans et de commerçants. Au dessus de 10 salariés, il s'agit de chefs d'entreprise.

+ Les cadres et professions intellectuelles supérieures (**CPIS**) : il s'agit de catégories nécessitant un niveau de diplôme élevé. On y trouve des indépendants (professions libérales), médecins libéraux (non hospitaliers), avocats, notaires, huissiers de justice, architectes,... mais aussi des salariés (ingénieurs, cadres administratifs d'entreprises ou de la fonction publiques, enseignants, journalistes,...)

+ La catégorie des **employés** concerne des salariés « exécutants » (ils n'ont normalement pas de pouvoir de décision) dont les activités sont des activités de service (mais ils peuvent travailler aussi bien dans des entreprises industrielles que dans des administrations) : employés de commerce (vendeurs), employés de bureaux (secrétaires), aide soignants, etc...

+ La catégorie **ouvriers** concerne des personnes salariées qui ont un rôle « d'exécution ». On distinguera essentiellement les « ouvriers qualifiés » (soudeur,...) et les « ouvriers non qualifiés » (manutentionnaire, Ouvrier Spécialisé,...)

+ Nous présentons la catégorie 4, « professions Intermédiaires » (**P.I.**), en dernier car elle est la plus difficile à caractériser. « Intermédiaire » car on la situe entre les CPIS à plus haut niveau hiérarchique et haut niveau de diplôme et les employés et ouvriers qui sont exécutants, à plus faible niveau de diplôme. Il s'agit donc de catégories qui ont un certain pouvoir de décision mais seulement sur un groupe et sont sous les ordres de membres d'autres catégories. Typiquement ce sera le « chef de rayon » d'un grand magasin ou le « chef d'équipe » dans une entreprise industrielle. Mais on y trouve d'autres catégories comme les infirmières salariées, les travailleurs sociaux, les comptables, etc...

Pour les élèves curieux, la nomenclature complète des PCS se trouve ici : <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/pcs2003/categorieSocioprofessionnelleAgregree/1?champRecherche=true>

Questions (après avoir lu attentivement le texte ci-dessus, vous répondrez aux questions suivantes à partir de vos seuls souvenirs du texte) :

7) Pourquoi dit-on que les PCS ne sont pas des classes sociales ?

8) Exercice : Attribuez à chacune des professions suivantes la PCS appropriée. Justifiez votre réponse.

Médecin libéral, pêcheur propriétaire de son bateau, directeur de supermarché, ouvrier sur chaîne, secrétaire de direction, vendeur à la Fnac, premier violon dans un grand orchestre, épicière indépendante, assistante sociale, ouvrier-soudeur, viticulteur, professeur de lycée, éleveur de veaux, manutentionnaire, médecin hospitalier.

B) EVOLUTION DES PCS

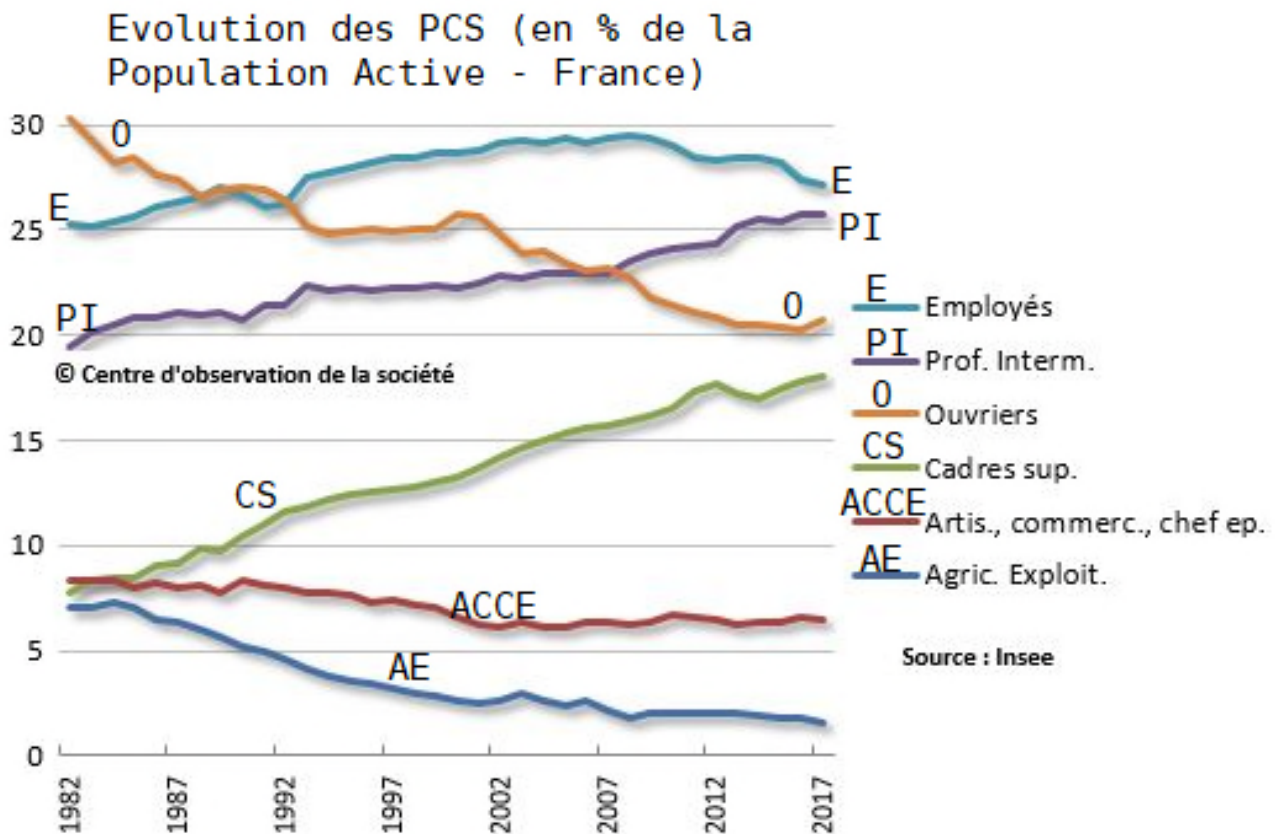
On se sert des PCS pour faire de nombreuses analyses : comparaison de niveau de revenus, de niveaux de consommation, de taux de scolarisation de réussite scolaire, de fréquentation des musées, de choix de candidat au cours des élections,....

Mais cela nous sert avant tout à voir les évolutions de la société française

Question

9) Exercice : analyse de document : Analysez le document 12 selon la technique d'analyse qui vous est fournie (voir plus bas).

Document 12



FICHE
COMMENT ANALYSER UN DOCUMENT STATISTIQUE ?
(TABLEAU OU GRAPHIQUE)

L'analyse des tableaux et des graphiques fait partie du travail d'un étudiant en S.E.S. et il est donc nécessaire de maîtriser cet exercice.

Les conseils généraux qui sont donnés ici n'assurent pas de réussir la meilleure des analyses (car cela dépend d'abord des qualités de l'élève) mais assure d'éviter de faire de grosses erreurs aboutissant, au pire, à l'affirmation de contre vérités.

Vous devez séparer votre travail en deux temps : le travail préalable et le travail d'analyse proprement dit.

I) LE TRAVAIL PRELABLE

Celui-ci vous permet de vérifier que vous savez lire correctement le document. On peut le diviser en trois temps ;

A) Lecture et compréhension du titre

Cela ne veut pas dire simplement lire mais repérer les termes importants, les définir ou les expliquer, de façon à être sûr de bien les comprendre

B) Lire ce qui y a en abscisses et en ordonnées (s'il s'agit d'un graphique) et en lignes et colonnes (s'il s'agit d'un tableau). S'agit-il de dates ? De catégories ? De pourcentages ? D'indices ?...

C) C'EST LE POINT ESSENTIEL : c'est là que se situent les plus grosses erreurs de lecture. Il faut prendre deux ou trois données (chiffres) et vérifier leur lecture. Une lecture erronée d'une donnée amène à faire de grosses erreurs d'analyse.

Si le travail de la partie préalable est bien fait, vous ne ferez pas d'erreur de lecture. Mais il s'agit maintenant d'analyser. C'est l'objet de la deuxième partie

II) TRAVAIL D'ANALYSE

L'erreur fréquente consiste à se précipiter sur une explication avant de bien observer. Le premier travail consiste à observer et décrire même, et surtout, si ce qu'on observe est évident.

D) Il faut donc commencer par repérer l'allure général d'une courbe (graphique) ou les données les plus générales (tableau). Donc, ne pas hésiter à indiquer que la v =courbe baisse si, d'une manière générale, il y a une baisse

E) Ensuite il faut repérer les évolutions secondaires (graphique) ou les données secondaires (tableau)

Il est inutile d'essayer de repérer les évolutions ou les données tertiaires. Sauf exception, elles ne sont d'aucune utilité.

F) Il faut ensuite chercher (si c'est possible) les conséquences de ces évolutions ou de ces données (générales et secondaires). Cette étape est facultative : si vous n'avez aucune idée des conséquences possibles, il ne faut pas inventer

G) Il faut ensuite chercher (si c'est possible) les causes de ces évolutions ou de ces données (générales et secondaires). Cette étape est facultative : si vous n'avez aucune idée des causes possibles, il ne faut pas inventer.

IV) RESEAUX ET SOCIABILITES NUMERIQUES

A) COMMUNICATION ET INFORMATION

Parler de lien c'est aussi parler de communication entre les individus et d'information.

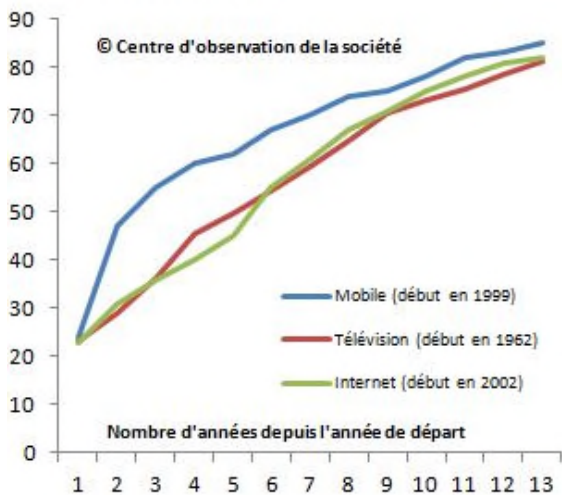
L'information suppose qu'un message passe dans un seul sens entre l'émetteur et le récepteur (c'est typiquement le cas du spectateur devant sa télévision). La communication suppose que le récepteur devienne émetteur et vice-versa (typiquement, le cas d'une conversation téléphonique).

Ces procédés ont bien entendu toujours existé. Jusqu'au 20^{ème} siècle, les hommes ont pu utiliser leur propre voix, les affiches, les relations épistolaires (les lettres qu'on s'envoie) mais il y a eu un mouvement massif à partir des 19^{ème} et 20^{ème} siècle : d'abord la diffusion des livres et des journaux à grande échelle (même si cette diffusion est antérieure) puis, au 20^{ème} siècle, l'essor du cinéma, de la radio,... et n'oublions pas le mégaphone et les systèmes d'amplification qui permettent de faire des discours devant un public important. Il faut également citer la télévision qui constitua une véritable révolution à partir des années 1930 aux Etats-Unis et des années 1950-60 en France. Enfin, le téléphone, inventé à la fin du 19^{ème} siècle, qui connaît une première diffusion limitée en France dès les années 1930 mais devient un objet de consommation de masse à partir de 1975 seulement.

Evidemment, la très grande révolution, « révolution numérique », commence au milieu des années 1990 avec Internet auquel on peut ajouter l'essor des descendants du téléphone fixe (téléphones portables, Smartphones,...)

Documents 13 à 15 : Courbes de diffusion de la TV, du téléphone et d'internet

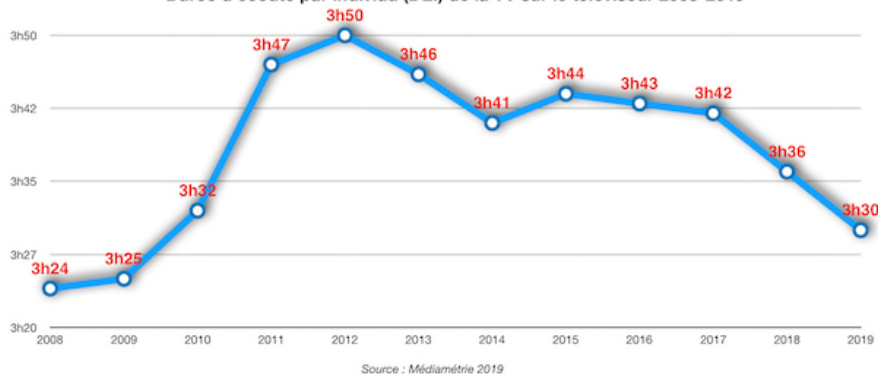
Evolution du taux d'équipement en téléphone mobile et accès à Internet comparée à celle du téléviseur
Source : Crédoc et Insee



Population ayant participé au cours des 12 derniers mois à au moins un réseau social (%)
(comprendre "réseau Internet")



Durée d'écoute par individu (DEI) de la TV sur le téléviseur 2008-2019



B) RESEAUX INTERNET ET RESEAUX SOCIAUX

1) Deux erreurs

Les relations « numériques », notamment par internet, prennent une place centrale dans notre société, notamment dans les générations les plus jeunes.

Mais il convient de corriger tout de suite deux erreurs faites communément.

La première erreur consiste à parler de « réseaux sociaux » pour désigner Face book, Twitter, Instagram,... et autres. Il vaudrait mieux parler de « réseaux numériques » voire « réseaux internet » car le terme réseau social est utilisé depuis longtemps en sociologie (depuis 1954) et a un sens beaucoup plus large. Pour les sociologues, il désigne l'ensemble des liens que l'on peut avoir avec d'autres individus (nous y reviendrons ci-dessous)

La deuxième erreur consiste à parler de relations virtuelles pour parler des liens que l'on a sur Internet alors que ces liens sont seulement immatériels mais pas nécessairement virtuels.

Document 16 : VIRTUEL OU IMMATERIEL ?

On fait un mauvais usage généralisé du terme « virtuel » au lieu « d'immatériel », ce qui n'est pas sans conséquences.

Selon le Trésor de la Langue Française, les significations de virtuel sont : « *Qui possède, contient toutes les conditions essentielles à son actualisation* », « *Qui est à l'état de simple possibilité ou d'éventualité* ». Ce n'est pas synonyme d'immatériel or on utilise le terme virtuel à tort et à travers, par exemple pour parler des réseaux internet.

On peut très bien avoir des éléments immatériels qui ne sont pas virtuels : quand je paie avec un virement c'est immatériel mais pas virtuel ; si je construis un cours avec un collègue uniquement par Internet, notre travail est immatériel mais certainement pas virtuel.

A l'inverse, on peut avoir un phénomène matériel qui reste virtuel : si un garçon invite une jeune fille au restaurant dans l'espoir de faire sa conquête et qu'elle lui enlève toute illusion au cours de la soirée, la tentative de séduction a été matérielle et virtuelle.

Certes on peut avoir les deux à la fois et de nombreuses « amitiés » via Internet sont à la fois immatérielles et virtuelles

Cette distinction est importante à faire car la confusion amène à des incompréhensions et à des erreurs de raisonnement (dont le plus simple et le plus fréquent est de dire qu'une monnaie immatérielle n'est pas de la « vraie monnaie »)

2) Qu'est ce qu'un réseau ?

Un réseau vient du latin *réticulum* (« la toile ») et désigne un ensemble de points reliés entre eux (réseau électrique, réseau ferroviaire,...). Un réseau social est un ensemble de relations entre un ensemble d'acteurs (NB : un « acteur » en sociologie désigne une personne qui agit dans la société ; à distinguer du sens courant du terme). Ces relations peuvent exister au sein d'une entreprise, d'un lycée, d'un groupe et se diffusent au-delà de ces groupes. C'est finalement l'ensemble des gens qu'on connaît, directement ou indirectement, et avec lesquels on peut échanger des informations, des cadeaux, des conseils,... Il peut y avoir plusieurs degrés dans ces réseaux. Si, par exemple, vous cherchez un revendeur informatique et ne savez pas auquel s'adresser, vous pouvez demander à vos amis autour de vous. Il est possible que l'un d'entre eux ne puisse pas vous répondre mais vous dise qu'il a un copain (que vous ne connaissez pas) qui s'y connaît et est capable de vous conseiller. Par cette simple demande vous avez activé votre réseau. Ce qu'on explique ici n'est pas seulement valable pour des individus mais peut concerner des entreprises, des associations, etc...

Cela peut sembler relever de l'évidence mais nous allons voir que c'est bien utile pour analyser la société. La première mention du terme « *réseau social* » est le fait du sociologue Barnes en 1954 dans une enquête qu'il fit sur les relations dans une paroisse norvégienne mais la mention la plus célèbre est celle de l'expérience par un psychologue célèbre, Stanley Milgram, en 1965, qu'on appelle « *expérience du petit monde* » et qui semble montrer que tout américain est relié à n'importe quel autre américain par cinq intermédiaires, c'est-à-dire qu'en moyenne seulement cinq connaissances séparent monsieur John de n'importe quel autre américain (voir encadré sur l'expérience). D'autres auteurs ont essayé d'évaluer ce « petit monde » au niveau mondial et en ont conclu qu'en moyenne, chaque habitant de la terre est relié à n'importe quel autre habitant par seulement dix intermédiaires. Mais ces expériences ont été faites avant l'apparition d'internet qui, sans nul doute, a réduit ce petit monde.

Document 17 : Le petit monde des réseaux

Stanley Milgram a mis au point une expérience dont il a rendu compte dans un article de 1967 intitulé « The Small World Problem ». Dans cette expérience, Milgram a cherché à évaluer le nombre moyen d'intermédiaires se connaissant mutuellement qu'il serait nécessaire de mobiliser pour relier deux individus pris au hasard au sein de la société américaine. Un agent de change de Boston a été choisi comme « individu-cible », et trois groupes de départ d'une centaine de personnes chacun ont été constitués aléatoirement : le premier était composé d'habitants de Boston, le deuxième d'habitants du Nebraska et le troisième d'habitants du Nebraska aussi, mais ayant comme particularité d'être tous détenteurs d'actions. Chaque individu de ces groupes de départ recevait un dossier décrivant l'expérience et l'individu-cible (son lieu de résidence et sa profession en particulier), et devait faire parvenir ce dossier par la poste, soit directement à l'individu-cible s'il le connaissait, soit à une personne qu'il connaissait personnellement et qui aurait eu une plus grande probabilité de connaître personnellement l'individu-cible. Sur les 296 individus des groupes de départ, 217 ont accepté de participer à l'expérience et ont expédié le dossier à une de leurs connaissances, et finalement, 64 dossiers sont parvenus jusqu'à l'individu-cible, au terme de chaînes de connaissances dont la longueur moyenne ne dépassait pas 5,2 intermédiaires. D'autres expériences suivirent qui suggèrent qu'à l'échelle de la planète, il ne faudrait pas plus de 10 ou 12 liens de connaissance pour mettre en relation n'importe quel individu avec n'importe quel autre. Le monde constitue ainsi un vaste réseau de relations où chaque individu est beaucoup plus proche de n'importe quel autre que ce qu'il imagine.

(Pierre-Yves Cusset : « *Le lien social* » - Nathan 128 – 2007)

Des recherches ultérieures (Kochen, 1989) ont montré que cette valeur était relativement stable, même lorsqu'on faisait varier fortement les différences entre caractéristiques des échantillons de départ. Les expérimentations menées sur l'Internet le confirment (Barabási, 2002 ; Watts, 2003). C'est donc à la fois le niveau et la stabilité de ce résultat qui peuvent être retenus.

À l'échelle de la planète dans son entier, on pense aujourd'hui, d'après des simulations, qu'il n'est pas besoin de plus de dix ou douze liens de connaissances pour mettre en relation n'importe quel individu avec n'importe quel autre (le terme « connaissance » signifiant ici : connaître et être connu de vue et de nom)

(Michel Forsé : « *Définir et analyser les réseaux sociaux - Les enjeux de l'analyse structurale* » - CNAF - Informations sociales n° 147- 2008/3)

Le réseau va également être un outil d'analyse. On peut par exemple, représenter les liens existant dans une entreprise, ou dans une classe, ce qui permet de comprendre comment l'information circule ou pourquoi elle ne circule pas et des blocages se produisent dans l'organisation.

Document 18 : exemple d'un réseau dans une cour de récréation d'école primaire

Légende :

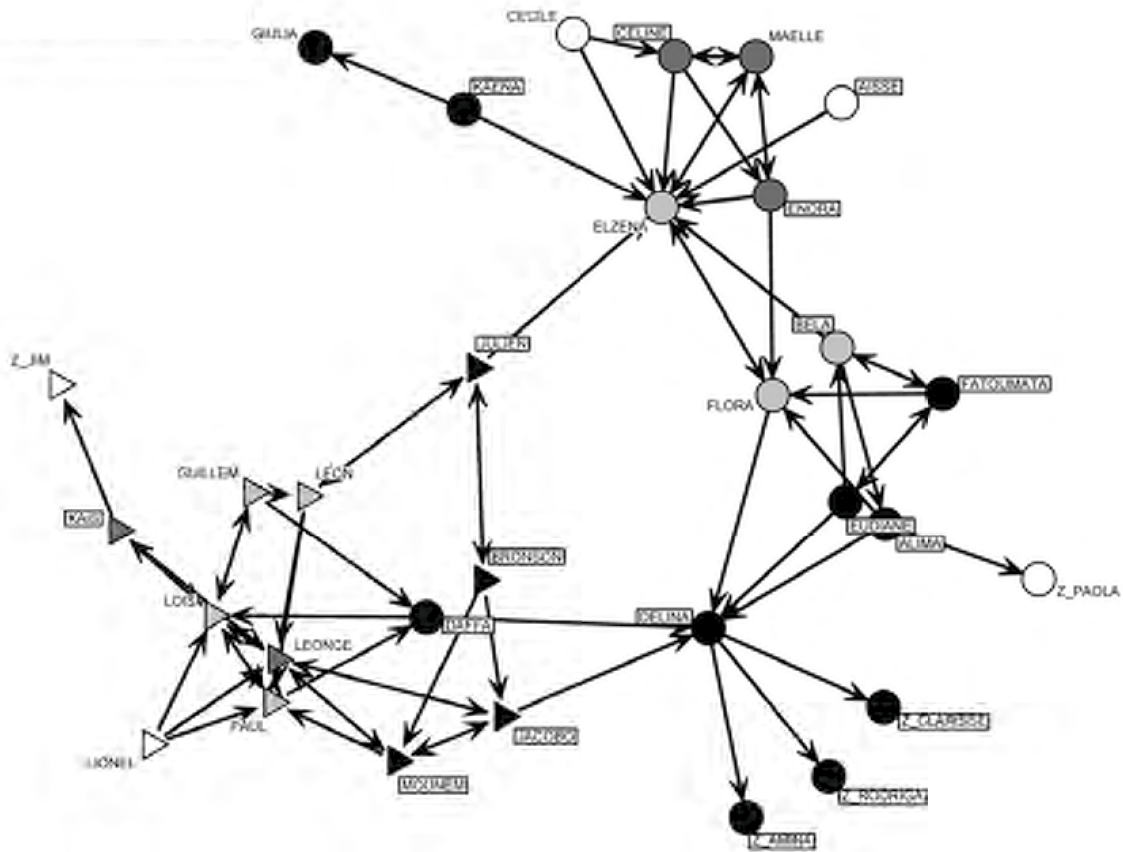
Rond : fille

Triangle : garçon

Noir : origine populaire

grisé : origine moyenne

Blanc : origine catégories favorisées (cadres, professions libérales,...)



Grphe 1 : école A, niveau CE1

Ce graphique a été construit à partir des déclarations des enfants sur les enfants avec lesquels ils entretiennent des relations dans la cour de récréation

Questions

- 10) vous analyserez les documents 13, 14 et 15 (NB lecture du document 13. Le nombre d'années depuis l'année de départ : « cinq ans après 1962, la TV était possédée par 50 % de la population)
- 11) Expliquez pourquoi le terme « réseau social » ne se limite pas aux exemples de face book, twitter ou autres.
- 12) Document 17 : Pourquoi Milgram a-t-il appelé son expérience « expérience du petit monde » ?
- 13) Document 17 : A votre avis, l'apparition d'Internet peut-elle avoir un effet sur ce « petit monde » ? Lequel ?
- 14) Document 18 : repérez dans ce document les statuts de différents enfants : lesquels sont « populaires » ? Lesquels sont isolés ? Lesquels occupent une position stratégique ?
- 15) Montrez que ces relations entre enfants obéissent en partie à des déterminations sociales et des déterminations genrées (ou de sexe).

3) Comment trouver un emploi ?

Il existe une enquête particulièrement intéressante, faite en 1973 par un socio-économiste du nom de Mark Granovetter, sur les processus de recherche d'emploi aux Etats-Unis. Dans cette enquête il cherche à savoir comment un certain nombre de cadres ont trouvé l'emploi qu'ils occupent. Grossièrement, il existe quatre moyens pour trouver un emploi : les candidatures spontanées, les petites annonces (en 1973, seulement dans les journaux), les agences de placement pour l'emploi (en France, c'était l'ANPE, aujourd'hui c'est Pôle-Emploi) et enfin les informations données par son réseau.

Conclusion de son enquête : l'emploi est majoritairement trouvé grâce aux informations données par le réseau personnel ! Mais quel réseau ? Car il y en a de multiples : ce peut être des membres de la famille, des copains, des adhérents au même club sportif, des collègues ou d'anciens collègues,... Pour faciliter l'analyse, Granovetter distingue les réseaux de personnes que l'on voit fréquemment et avec lesquelles on a des relations intenses (la famille, les amis proches,...), qu'il appelle « *liens forts* », et les réseaux constitués de personnes qu'on voit peu, avec qui on a des relations distantes et peu « affectives »,... (typiquement, l'ancien collègue de travail qu'on ne voyait pas en dehors des heures de bureau), qu'il appelle « *liens faibles* ». Granovetter montre que c'est grâce aux liens faibles que les cadres américains ont trouvé leur emploi. A la réflexion, cela s'explique facilement : il s'agit d'avoir une information nouvelle qu'on ne possédait pas auparavant. Dans le cadre de liens forts (famille, amis proches,...) il y a une forte probabilité pour que l'information que nous apporte notre proche nous soit déjà connue. Le porteur d'informations nouvelles, c'est typiquement l'ancien collègue avec qui on est resté en contact.

Le même type d'enquête a été fait en France dans les années 1980 et on s'est rendu compte que si pour trouver un emploi de cadre, ce sont les liens faibles qui prévalent, en revanche, les liens forts sont les plus efficaces pour trouver un emploi d'ouvrier.

Document 19 : « La force des liens faibles »

Mark Granovetter (1943-)



Socio-économiste, connu pour sa mise en évidence de l'importance des « liens faibles » dans la recherche d'emploi

En 1973, Mark Granovetter publie un article intitulé «La force des liens faibles». Il y présente les résultats d'une enquête auprès de 300 cadres, techniciens et gestionnaires de la région de Boston (États-Unis) ayant récemment changé d'emploi. Il constate tout d'abord que la majorité d'entre eux (56%) ont trouvé leur nouvel emploi non en répondant à une annonce, mais *via* leurs relations personnelles. Cependant, M. Granovetter s'aperçoit que les emplois les plus satisfaisants et les mieux rémunérés ont été obtenus grâce non pas aux personnes les plus proches de l'entourage (familles, amis), mais à des collègues ou anciens collègues de travail. Autrement dit, ce sont des personnes que l'individu ne voit

généralement que peu ou occasionnellement qui ont fourni les meilleurs «tuyaux». L'explication est simple mais décisive : les «liens forts» ne nous transmettent qu'une information redondante, que nous avons toutes les chances de déjà connaître puisque nous partageons les mêmes réseaux (les bons amis de mes amis sont aussi souvent mes amis). En revanche, les «liens faibles» nous connectent avec des réseaux qui le plus souvent nous restent totalement étrangers, et qui sont donc susceptibles de nous donner des informations inaccessibles autrement

(*Les ressorts invisibles de l'économie – Les Grands Dossiers des Sciences Humaines n° 16 Septembre-octobre-novembre 2009*)

Document 20 : Qu'est ce que la sociologie économie (ou la socio économie) ?

On présente généralement la sociologie et l'économie comme deux disciplines séparées, étrangères l'une à l'autre, avec des méthodes de travail différentes. Pourtant certains chercheurs associent étroitement la sociologie et l'économie, constituant ce qu'on appelle de la « sociologie économique » ou de la socio économie. Nous en verrons des exemples au cours de l'année.

Questions

16) Qu'appelle-t-on « lien faible » ?

17) Qu'appelle-t-on « lien fort » ?

18) Pourquoi Granovetter a-t-il intitulé sa recherche « La force des liens faibles » ?

4) Les réseaux Internet

Internet a évidemment entraîné de grands changements dans ce domaine. Tout d'abord dans le domaine de l'information.

Jusqu'à aujourd'hui on avait l'habitude de distinguer les « *mass medias* » des autres medias. Les autres medias sont des medias interactifs : la voix, la correspondance épistolaire, le téléphone,... Mais avec le 20^{ème} siècle apparaissent des medias dont la particularité est qu'un émetteur permet de s'adresser à l'ensemble de la population (ou au moins à une partie très importante de la population) : le journal, la radio, le cinéma, la télévision,... et on a inventé ce « *monstre étymologique* », le mass-média, media venant du Latin « medium/media » désignant « ce qui occupe une position moyenne » et « ce qui sert d'intermédiaire », et de l'anglo-américain « mass » (« masse »).

Avec Internet, on franchit un nouveau seuil. On a un outil qui permet de transmettre des informations via des sites télévisés, des sites de journaux,... bref on transpose ce qu'on connaissait auparavant. Mais on trouve aussi de très nombreux sites et blogs tenus par des particuliers et qui peuvent aller du très pertinent au très mensonger. C'est également le lieu des listes de discussion qu'on pourrait comparer aux discussions de café. Enfin, les échanges entre particuliers sous formes de mails ou d'échanges privés, s'apparentent aux échanges de lettres.

De nombreuses questions se posent à propos d'internet : quelle est la fiabilité des informations qu'on y trouve ? Internet détruit-il le lien social ?...

Pour ce qui est de la fiabilité des informations, on sait que c'est un outil précieux qui permet d'avoir, par exemple, accès en ligne à des ouvrages anciens qu'on n'aurait jamais pu trouver auparavant ou qui permet de confronter rapidement des articles venant de journaux différents. Mais on sait aussi qu'Internet a amplifié la circulation des rumeurs et des fake-news (question cruciale que le programme ne permet pas d'aborder mais qu'on peut retrouver en EMC par exemple).

Pour ce qui est du lien social : la toute première crainte qui s'est développée avec l'arrivée d'Internet a été celle de la rupture du lien social : « *les gens se refermeront sur eux-mêmes et ne s'occuperont plus de leur voisin* », crainte qu'on a aussi entendue avec l'arrivée de la télévision à la fin des années 1950 (« *les gens ne sortent plus de chez eux* »). Certes, les « no life » et les geek existent mais la question est beaucoup plus complexe que cela (les recherches sont récentes et les conclusions

doivent être prises avec prudence). Bien qu'il y ait des « no life », les adolescents utilisent les outils numériques (smartphone, internet,...) pour contacter le soir les camarades qu'ils ont vu dans la journée. Il y a donc ici un renforcement de lien déjà existants. Quels sont les types de liens qui sont renforcés ? Les « liens forts », ceux des amis et de la famille ? Ou les « liens faibles », c'est-à-dire les liens avec des personnes qu'on rencontre sur un site spécifique ou sur des plates-formes de jeux ? *Internet semble donc plus complexifier les liens sociaux que les remettre en cause.*

Toutefois, une enquête faite en 2014 auprès de 1787 américains âgés de 19 à 32 ans semble montrer qu'il existe une corrélation entre le temps passé devant onze réseaux internet (facebook, youtube, twitter, instagram,...) et le sentiment d'être isolé (il s'agit ici du sentiment exprimé par la personne interrogée et non d'une situation objective de solitude).

Mais on ne sait pas quel lien de causalité attribuer à cette corrélation et on en reste aux hypothèses.

+ Quel est le sens de la causalité ? Se sent-on seul parce qu'on passe trop de temps en ligne, ou passons-nous trop de temps en ligne justement parce qu'on se sent seul ? Ou un peu des deux ?

+ Si c'est la présence sur Internet qui entraîne le sentiment de solitude, comment expliquer cet effet ? Le temps passé sur internet est du temps en moins passé à l'extérieur ? L'exposition par les autres d'une vie idéalisée rend votre propre vie, par comparaison, moins attrayante ?

Toutefois Internet présente des dangers qu'il faut avoir à l'esprit : la diffusion de « fake news », le risque de « cyber harcèlement », le danger qu'il ya à trop s'exposer.

Le dernier danger est parfaitement illustré par l'expérience du journal « Le tigre » dont un des journalistes a réussi à reconstituer entièrement la vie d'un internaute qui avait l'habitude d'exposer, sous pseudonyme, des morceaux de sa vie sur des sites différents (voir encadré en annexe)

Questions

19) Que désigne le terme « mass media » ?

20) Pourquoi peut-on dire qu'Internet est le « media des media » ?

21) Qu'appelle-t-on « rumeurs » ? « Fake news » ?

22) Expliquez ce qu'est un « no life » et un « geek »

23) Qu'appelle-t-on corrélation ? Qu'appelle-t-on « causalité » ?

24) Pourquoi faut-il être prudent quand on analyse une corrélation ?

25) Listez les éléments qui font qu'internet peut remettre en cause, ou détruire, le lien social.

26) Listez les éléments qui font qu'internet renforce ou renouvèle le lien social.

Document 20 : LES DANGERS D'UNE TROP GRANDE EXPOSITION A INTERNET

La lecture de cet article n'est pas obligatoire dans le cadre du cours mais elle vous sera très utile pour votre vie quotidienne.

Bon anniversaire, Marc. Le 5 décembre 2008, tu fêteras tes vingt-neuf ans. Tu permets qu'on se tutoie, Marc ? Tu ne me connais pas, c'est vrai. Mais moi, je te connais très bien. C'est sur toi qu'est tombée la (mal)chance d'être le premier portrait Google du *Tigre*. Une rubrique toute simple : on prend un anonyme et on raconte sa vie grâce à toutes les traces qu'il a laissées, volontairement ou non sur Internet. Comment ça, un message se cache derrière l'idée de cette rubrique ? Évidemment : l'idée qu'on ne fait pas vraiment attention aux informations privées disponibles sur Internet, et que, une fois synthétisées, elles prennent soudain un relief inquiétant. Mais sache que j'ai plongé dans ta vie sans arrière-pensée (...). Je t'ai rencontré, cher Marc, sur Flickr, cette immense banque d'images qui permet de partager ses photos avec ses amis (une fonction que Facebook s'est empressé de copier, soit dit en passant). Pour trouver un inconnu dont je ferai le portrait, j'ai tapé « voyage » avec l'idée de tomber directement sur un bon « client » comme disent les journalistes, puisque capable de poster ses photos de voyages. Je t'ai vite trouvé : il faut dire que tu aimes bien Flickr, où tu as posté plus de dix-sept mille photos en moins de deux ans. Forcément, j'avais des chances d'y trouver tes photos. Alors, Marc. Belle gueule, les cheveux mi-longs, le visage fin et de grands yeux curieux. Je parle de

la photo prise au Starbuck's Café de Montréal, lors de ton voyage au Canada, avec Helena et Jose, le 5 août 2008. La soirée avait l'air sympa, comme d'ailleurs tout le week-end que vous avez passé à Vancouver. (...) Vous avez loué un scooter, vous êtes allés au bord de la mer, mais vous ne vous êtes pas baignés, juste traîné sur la plage. En tout, tu as passé un mois au Canada. Au début tu étais seul, à l'hôtel Central, à Montréal (série de photos « autour de mon hôtel »). Tu étais là-bas pour le travail. Le travail ? Tu es assistant au « service d'architecture intérieur », dans un gros cabinet d'architectes, LBA, depuis septembre dernier (Facebook, rubrique Profil). Le cabinet a des succursales dans plusieurs villes, et *a priori* tu dois travailler dans la succursale de Pessac, dans la banlieue de Bordeaux. Ça, je l'ai trouvé par déduction, vu que tu traînes souvent à l'Utopia (cinéma et café bordelais) ou à Arcachon. (...). Le 21 août, c'est Steven qui t'a accompagné à l'aéroport. Retour en France, où t'attendait un mariage (Juliette et Dominique), puis, la semaine suivante, le baptême de ta nièce, Lola, la petite sœur de Luc (qui fait des têtes rigolotes avec ses grosses lunettes), à Libourne. Revenons à toi. Tu es célibataire et hétérosexuel (Facebook). Au printemps 2008, tu as eu une histoire avec Claudia R***, qui travaille au Centre culturel franco-autrichien de Bordeaux (je ne l'ai pas retrouvée tout de suite, à cause du caractère ü qu'il faut écrire ue pour Google). En tout cas, je confirme, elle est charmante, petits seins, cheveux courts, jolies jambes. Tu nous donnes l'adresse de ses parents, boulevard V*** à Bordeaux. Vous avez joué aux boules à Arcachon, et il y avait aussi Lukas T***, qui est le collègue de Claudia au Centre Culturel. Fin mai, il n'y a que quatre photos, anodines, de ton passage dans le petit appartement de Claudia (comme si tu voulais nous cacher quelque chose) et une autre, quelques jours plus tard, plus révélatrice, prise par Claudia elle-même, chez elle : on reconnaît son lit, et c'est toi qui es couché dessus (...). C'est le 31 mai : deux jours plus tôt, vous étiez chez Lukas « pour fêter les sous de la CAF » (une fête assez sage, mais Lukas s'est mis au piano pour chanter des chansons en allemand, tout le monde a bien ri, vidéo sur Flickr). Ce 31 mai, vous avez une façon de vous enlacer qui ne laisse que peu de doutes. Et le 22 juin, cette fois c'est sûr, vous vous tenez par la main lors d'une petite promenade au Cap-Ferret. C'est la dernière fois que j'ai eu des nouvelles de Claudia. Note bien que j'ai son numéro au travail (offre d'emploi pour un poste d'assistant pédagogique au Centre culturel, elle s'occupe du recrutement), je pourrais l'appeler. Mais pour raconter une séparation, même Internet a des limites. Avant Claudia, tu étais avec Jennifer (ça a duré au moins deux ans), qui s'intéressait à l'art contemporain (vous avez visité ensemble Beaubourg puis tu l'as emmenée au concert de Madonna à Bercy). Elle a habité successivement Angers puis Metz, son chat s'appelle Lula, et, physiquement, elle a un peu le même genre que Claudia. À l'été 2006, vous êtes partis dans un camping à Pornic, dans une Golf blanche. La côte Atlantique, puis la Bretagne intérieure. Tu avais les cheveux courts, à l'époque, ça t'allait moins bien. On n'a pas parlé de musique. À la fin des années 1990, tu as participé au groupe Punk, à l'époque où tu habitais Mérignac (à quelques kilomètres de Bordeaux). Il reste quelques traces de son existence, sur ton Flickr bien sûr mais aussi dans les archives Google de la presse locale. Tu sais quoi ? C'est là que j'ai trouvé ton numéro de portable : 06 83 36 ** **. Je voulais vérifier si tu avais gardé le même numéro depuis 2002. Je t'ai appelé, tu as dit : « Allô ? », j'ai dit : « Marc ? », tu as dit : « C'est qui ? », j'ai raccroché. Voilà : j'ai ton portable. (...) J'ai triché, une fois : pour avoir accès à ton profil Facebook (ce qui m'a bien aidé pour la suite), j'ai créé un faux profil et je t'ai proposé de devenir mon « ami ». Méfiant, tu n'as pas dit « oui », à la différence de Helena C*** dont j'ai pu admirer le « mur », là où tout le monde laisse des petits messages. Mais tu m'as répondu. En anglais, bizarrement : « *Hi Who are you ? Regards Marc* » Je m'apprêtais à inventer un gros mensonge, comme quoi j'étais fan de Vancouver et que j'avais beaucoup aimé tes photos de là-bas, mais au moment de te répondre, Facebook m'a prévenu : « *Si vous envoyez un message à Marc L***, vous lui donnez la permission de voir votre liste d'amis, ainsi que vos informations de base, de travail et d'éducation pour un mois.* » Je me suis dit que la réciprocité était vraie, et je n'ai donc pas eu besoin de te répondre pour avoir accès aux informations de base.

(À la demande de l'intéressé, ce texte a été entièrement anonymisé et modifié (villes, prénoms, lieux, etc.) à la différence de la version parue dans *Le Tigre* en papier, dont seuls les noms propres des personnes citées étaient anonymisés. En revanche, ce travail d'adaptation n'enlève en rien le fait que toutes les informations citées sont véridiques et étaient librement accessibles)

(Article du journal « *Le Tigre* » du 7 Janvier 200 -Il ne s'agit ici que d'extraits tirés de cette page : <http://www.le-tigre.net/marc-l.html>)

IV) LA MONTEE DE L'INDIVIDUALISATION

A) QU'EST-CE QUE L'INDIVIDUALISME ?

L'individualisation est une tendance profonde des sociétés contemporaines mais qu'il ne faut pas confondre avec l'égoïsme et l'égoïsme. L'égoïsme est l'attitude consistant à ne vouloir les choses que pour soi au détriment des autres. L'égoïsme est la tendance à consistant à n'envisager le point de vue ou l'intérêt des autres qu'à partir du sien propre.

L'individualisme signifie d'abord la capacité à agir de manière autonome et non en fonction de ce qui nous est imposé (par exemple, par un groupe). L'égoïsme est donc une conséquence possible de l'individualisme mais l'individualisme peut parfaitement coexister avec le fait de s'intéresser aux autres ou de les aider. Cela ne veut pas dire non plus que l'individu n'a aucun lien avec les autres ou avec les groupes. L'individu n'est pas une « monade » (la monade désigne un élément sans lien avec son environnement et les autres).

Un simple exemple suffit pour comprendre le sens du terme « individualisme ». Un tout jeune enfant de deux ou trois ans est clairement dépendant du groupe, notamment de ses parents, pour ses activités quotidiennes (manger, jouer,...), mais également par rapport à ce qu'il pense, ce qu'il aime, etc... Un adolescent est toujours dépendant de ses parents, mais il l'est moins qu'un enfant et il cherche à accroître son autonomie en essayant d'assouplir les règles qui lui sont imposées. Il aura tendance à avoir les mêmes goûts (musicaux, vestimentaires,...) que son groupe d'appartenance (ses camarades, les autres lycéens,...) mais il ne le fera sans doute pas de manière passive mais après avoir jugé, réfléchi, mis ces goûts en concordance avec ses goûts antérieurs. Si cet adolescent fait partie de plusieurs groupes disjoints (sa famille, ses camarades de classe, ses copains hors de la classe, son club de foot, son école de musique,...), il sera amené à choisir et probablement arbitrer entre les règles et les goûts qui s'imposent dans chacun des groupes. L'individualisation suppose donc que la personne en question puisse réfléchir à ces diverses possibilités concrètes, puisse avoir un acte « réflexif » et puisse choisir.

A travers cela, la personne va procéder à une « **individuation** », c'est à dire se construire en tant qu'individu. Les psychologues ont montré également que, pour se construire en individus, les hommes et les femmes ont besoin de faire un « compte-rendu » d'eux-mêmes c'est-à-dire se raconter plus ou moins consciemment qui ils sont en fonction de ce qu'ils font, des gens qu'ils côtoient,... John Brunner donne un exemple assez parlant de cela (voir document 21).

Document 21 : se raconter pour exister

J'ai connu un jeune médecin, à qui la monotonie de la pratique privée avait fait perdre ses convictions. Il avait entendu parler de l'organisation Médecins sans frontières. Il a commencé à lire les documents édités par cette association, et à recueillir de l'argent pour elle auprès de son association médicale locale. Il est finalement parti pour une mission médicale de deux ans en Afrique. À son retour, je lui ai demandé s'il avait le sentiment d'avoir changé. « Oui m'a-t-il répondu, ma vie me semble plus cohérente aujourd'hui. » Plus cohérente ? Dispersée sur deux continents ? Eh bien oui : pour ce jeune médecin, il ne s'agissait pas seulement de revenir pratiquer la médecine là où il avait commencé. Il était revenu pour comprendre l'histoire agitée de cette ville qu'il avait quittée pour se rendre en Afrique, pour comprendre pourquoi il avait été si insatisfait de sa vie, pour réconcilier autonomie et engagement vis-à-vis de cette ville, qui fait partie du vaste monde dont il a toujours eu envie. Ce faisant, est-il parvenu à créer un Moi enfin viable ? Toujours est-il qu'il est allé jusqu'à enrôler les pairs de la ville pour mener ce combat !

(J. Brunner : « Pourquoi nous racontons nous des histoires ? - Le récit au fondement de la culture et de l'identité individuelle » - Pocket - 2005)

B) POURQUOI L'INDIVIDUALISME SE DEVELOPPE-T-IL ?

Les sociétés contemporaines connaissent un fort mouvement d'individualisation depuis au moins la Renaissance et assurément depuis le 19^{ème} siècle. D'après Durkheim, nous sommes passés de sociétés à « solidarité mécanique », où on peut vivre ensemble parce qu'on se ressemble, à des sociétés à « solidarité organique », où on coopère parce qu'on est différent. Dans les sociétés à solidarité organique, non seulement on tolère la différence mais on en a besoin pour coopérer. On peut ajouter à cela que dans ces sociétés le nombre de groupes augmente donc chaque individu appartient à un plus grand nombre de groupes (ou de *cercles sociaux*, selon les termes de Georg Simmel) ; chacun est donc en mesure d'arbitrer entre les règles et les choix des différents groupes d'appartenance.

Document 22 : l'individu n'est pas une monade

C'est moins le groupe en tant que tel qui fonde l'identité que la juxtaposition de groupes différents — ou de cercles sociaux' — qui s'entrecroisent de façon unique en chaque individu. Il s'agit d'un processus historique qui place chaque individu dans une plus grande autonomie apparente par rapport aux groupes auxquels il est lié, mais qui l'oblige à se définir lui-même en fonction du regard d'autrui porté sur lui.

Il n'est pas rare d'entendre parler de « crise du lien social » et de la nécessité de « retisser » ou de « renouer » le lien social. L'expression « lien social » est aujourd'hui employée pour désigner tout à la fois le désir de vivre ensemble, la volonté de relier les individus dispersés, l'ambition d'une cohésion plus profonde de la société dans son ensemble.

Les sociologues savent que la vie en société place tout être humain dès sa naissance dans une relation d'interdépendance avec les autres et que la solidarité constitue à tous les stades de la socialisation le socle de ce que l'on pourrait appeler *l'homo sociologicus*, l'homme lié aux autres et à la société, non seulement pour assurer sa protection face aux aléas de la vie, mais aussi pour satisfaire son besoin vital de reconnaissance, source de son identité et de son existence en tant qu'homme. (...)

Il ne peut exister de société humaine sans solidarité entre ses membres. Cette dernière correspond à une morale partagée par tous qui constitue le fondement de toute vie collective.

(Serge Paugam : « Le lien social » - *Que Sais-Je ?* – 2008)

Questions

27) Pourquoi ne doit-on pas confondre « individualisme » et « égoïsme » ?

28) L'individu et le groupe s'opposent-ils ?

29) Quelles conséquences peut avoir le nombre de groupes sur la liberté de l'individu. Posée autrement, la question devient : « quand le nombre de groupes auxquels un individu appartient augmente, comment évolue la liberté de cet individu ? (la réponse n'est pas dans le texte)

C) UN EXEMPLE

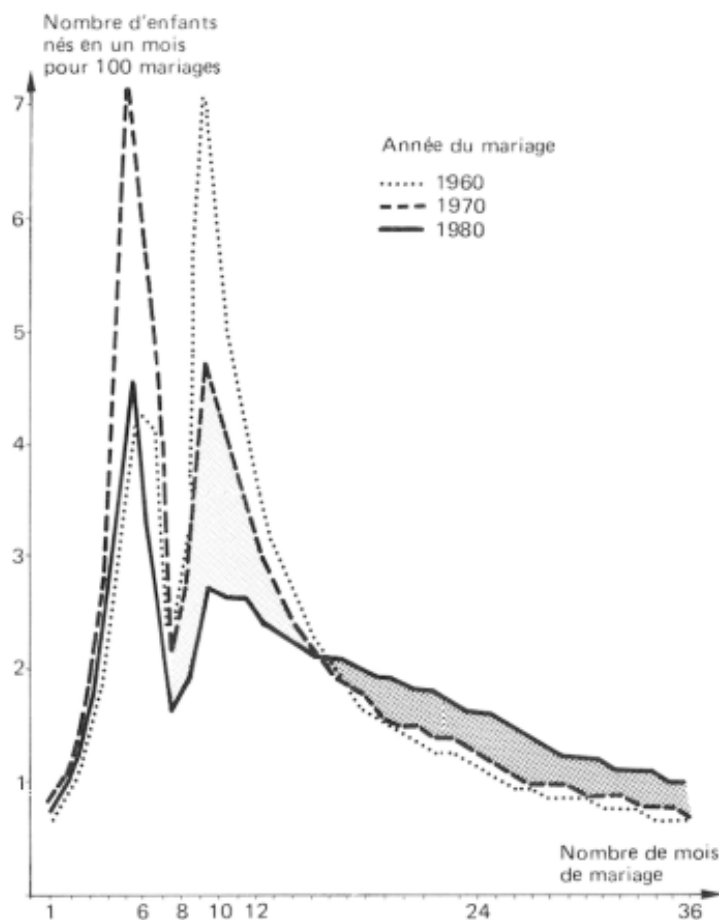
Il est facile d'illustrer cette évolution des choix avec l'exemple du mariage. Jusqu'aux années 1960 en France un homme, et surtout une femme, n'avaient guère le choix qu'entre deux destins : se marier (en général religieusement) pour avoir des enfants (et les avoir le plus vite possible) ou bien rester célibataire sans enfant. Aujourd'hui une même personne peut :

- + Se marier et avoir des enfants immédiatement après le mariage
- + Se marier et avoir un premier enfant longtemps après le mariage
- + Avoir des enfants en couple sans être marié
- + Avoir des enfants et se marier ensuite
- + Vivre en couple sans être marié
- + Avoir des enfants sans vivre en couple
- + Vivre en couple (en étant marié ou sans être marié) avec une personne de sexe différent
- + Vivre en couple (en étant marié ou sans être marié) avec une personne de même sexe

Document 23 : Conceptions, mariages, naissances, l'ouverture du choix

La question de la liberté et de l'individualisation peut être illustrée de manière assez intéressante par un article maintenant ancien (1986) portant sur les naissances hors mariage et les conceptions prénuptiales. Les naissances hors mariage, rarissimes avant le milieu de s années 1970) commencent à augmenter à partir de 1977. C'est un fait bien connu.

Les conceptions des premiers mois du mariage ont chuté en vingt ans
(fréquence des naissances au cours des trente-six premiers mois du mariage, pour les mariages célébrés en 1960, 1970 et 1980)



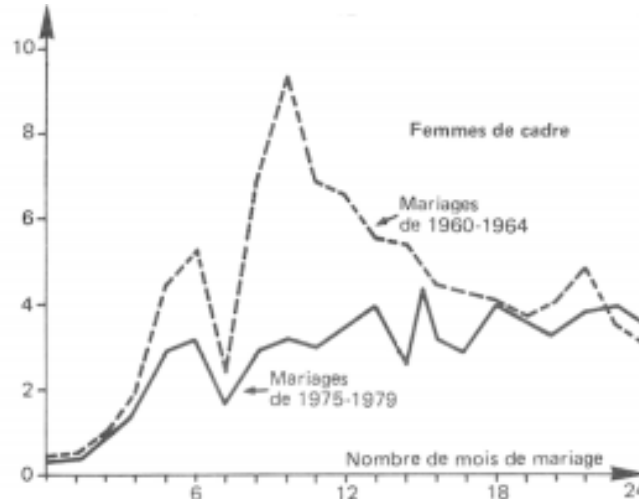
Mais plus parlant est la question des conceptions prénuptiales c'est à dire des enfants qui ont été conçus avant le mariage (ce qui est facile à repérer puisqu'il s'agit, hors prématurés, des enfants nés moins de neuf mois après le mariage). Le graphique ci-dessus les représentent pour les trois années 1960, 1970 et 1980.

En 1960, on voit une petite correspondant aux naissances 6 à 8 mois après le mariage (donc conceptions 1 à 3 mois avant le mariage) et une grande pointe 10 à 12 mois après le mariage. La première pointe correspond au fait que l'enfant a été conçu avant le mariage ce qui correspond à deux situations : soit le couple a « fauté » (comme on disait alors) et le mariage vient réparer ce manquement aux règles de l'époque, soit le mariage est programmé et la société accorde tacitement aux futurs époux d'avoir des relations sexuelles. La deuxième pointe montre que, très massivement,

le premier enfant est conçu juste après le mariage. Il y a donc un lien très étroit entre sexualité, procréation et mariage. Si on regarde les courbes de 1970 et 1980, on voit que la première pointe est plus forte (la libération sexuelle est probablement là mais on ne peut pas encore concevoir donner naissance à un enfant en dehors du mariage) et , surtout, la courbe de 1980 est beaucoup plus étalée, c'est-à-dire que la conception du premier enfant n'arrive plus seulement juste après le mariage mais deux ou trois ans plus tard. On commence à avoir une déconnexion entre sexualité, procréation et mariage.

Comme souvent, les cadres supérieurs sont les premiers à adopter des comportements nouveaux. C'est manifeste ici

Arrivée du premier enfant pour les femmes de cadre supérieur



On voit clairement pour les mariages de 1975-1979 qu'il n'y a plus de « pointes » et que l'arrivée du premier enfant est étalée dans le temps : on peut l'avoir après 6 mois de mariage ou après un an ou plus. La déconnexion entre sexualité, mariage et procréation est maintenant totale et les choix de vie à disposition des individus sont multiples.

(source des graphiques : Guy Desplanques, Michel de Saboulin. *Mariage et premier enfant : un lien qui se défait*. In: *Economie et statistique*, n°187, Avril 1986)

Questions

30) Qu'appelle-t-on « conceptions pré-nuptiales » ?

31) Montrez que l'analyse de ces conceptions pré-nuptiales permet de repérer le relâchement de certaines règles dans la société

32) Montrez également que cela témoigne de l'essor de la liberté sexuelle.

33) Pourquoi peut-on dire que les évolutions décrites dans le document 33 permet de parler d'une plus grande individualisation dans la Société ?

On voit que ce qui caractérise l'individualisation n'est pas l'absence de règles (il y en a toujours) mais la possibilité de choix entre différentes règles.

Il s'agit donc certainement d'une bonne chose mais il ya des effets pervers à cela. En effet, comme nous sommes dans des sociétés de plus en plus libres où les choix de chacun sont plus libres qu'auparavant, nous avons tendance à minimiser le fait que les contraintes existent toujours et nous avons tendance à considérer qu'une personne est forcément et toujours responsable de ce qui lui arrive au prétexte « qu'elle aurait choisi ». Sans nul doute, nous sommes souvent responsables des choix que nous faisons et des conséquences qui en découlent mais nous ne sommes pas toujours responsables de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Or, une des tendances fortes dans notre société est de

rendre les personnes responsables de ce qui leur arrive. Vous pouvez en voir un exemple caricatural qui a fait quelque bruit sur Internet : <https://www.youtube.com/watch?v=F5Dgf8NbQmk>

V) RUPTURE DES LIENS SOCIAUX

Les sociétés contemporaines sont donc des sociétés qui accordent aux individus plus de libertés que les sociétés traditionnelles mais elles sont aussi plus complexes et peut-être plus fragiles.

Nous verra cela plus tard dans un autre chapitre !

VI) ACTUALISATION : CONFINEMENT ET LIENS SOCIAUX

Document 24 : les pièges du télétravail pour les jeunes salariés

Imposé par de nombreuses entreprises, parfois même au-delà de l'été, ce mode de travail est mal vécu par une partie des jeunes diplômés, qui, moins intégrés dans l'entreprise et moins installés dans leur vie personnelle, sont plus sujets au décrochage. (...)

En télétravail depuis le premier jour du confinement, Louis a installé son bureau dans sa colocation – sa motivation n'a cessé de dégringoler depuis. Et cela risque de durer. « La situation financière de mon entreprise n'étant pas exceptionnelle, ils envisagent de se séparer de nos locaux et de faire durer le télétravail, explique-t-il. Je n'ai pas du tout signé pour ça. (...) Contrairement aux idées reçues, plusieurs enquêtes montrent que les jeunes diplômés, derniers insérés dans le monde professionnel, sont ceux qui souffrent le plus de cette période de télétravail prolongée. Selon une étude menée par ChooseMyCompany auprès de 200 entreprises pendant le confinement, réunissant plus de 10 000 participants, les personnes qui ont moins de cinq ans d'expérience présentent un score de satisfaction d'environ 62 %, alors que celles qui ont plus de trente années de métier frôlent les 85 %. (...) »

Le télétravail est une modalité qui convient très bien aux "parvenus", au sens d'être "arrivé" à un certain statut social : gagner un bon salaire, fonder une famille, etc. » La plupart des jeunes n'ont pas encore construit leur carrière, sont moins payés, vivent dans de petits logements ou toujours chez leurs parents. Ils ne télétravaillent pas dans les mêmes conditions matérielles que les travailleurs plus âgés et pâtissent davantage de la solitude. (...) beaucoup de primo-arrivants sur le marché du travail ressentent de la frustration à ne pas pouvoir apprendre de leurs aînés. « L'accompagnement informel a disparu avec la distance : désormais, il faut le solliciter. L'apprentissage par contact, par friction, s'est effondré, souligne Vincent Baud, professeur associé en management à Aix-Marseille Université et fondateur du cabinet Master, spécialisé en qualité de vie au travail. Les jeunes sont les parents pauvres des bénéficiaires du télétravail. » (...)

Hamy (...) A 23 ans, il termine son école d'ingénieurs, Telecom Paris, par six mois chez Apple en cryptographie. « Au début, je restais bloqué très longtemps. Je n'osais pas poser une question basique, raconte-t-il. On hésite davantage quand on doit envoyer un message plutôt que souffler le sujet au collègue d'à côté. » Après une expérience en start-up, il aurait aimé travailler au quotidien dans les coulisses d'une « grande machinerie », conscient de n'avoir accès « qu'à une infime partie de la réalité », à travers quelques messages quotidiens sur Slack. « Je ne suis en contact qu'avec trois personnes. Pour le meilleur et pour le pire, je me retrouve coupé de l'esprit grosse boîte. » (...)

En temps normal, c'est au contact de ses collègues qu'on s'aperçoit qu'on est en train de déraiper ou de se surinvestir. Sans soupape ni garde-fou, le débutant est extrêmement vulnérable. »

Pour des néophytes, le télétravail serait donc moins protecteur. Et pourtant, ce sont pour eux que les enjeux sont les plus importants. Loïc, en CDD, cherche en permanence à légitimer sa place : mais comment avoir du charisme et se distinguer sur un « Zoom » flottant ? (...) A force d'effort dans l'abstraction, un sentiment d'étrangeté émerge. Les parenthèses à la machine à café et les apéros à la sortie du boulot disparaissent, balayant au passage une forme de confiance, d'effervescence collective. Certains n'ont même jamais rencontré leur équipe dans la vraie vie, comme Manon (le prénom a été modifié), « data analyst » dans un laboratoire pharmaceutique, qui a l'impression d'être dans une fiction à essayer d'imaginer ses collègues en chair et en os.

« Les jeunes n'ont pas eu le temps de créer ces liens durables qui permettent d'être plus résilients dans cette épreuve de télétravail hors du commun, indique le sociologue du travail Marc Lorient, auteur de l'étude Le(s) rapport(s) des jeunes au travail, publiée par l'Injep en 2017. Sans la sociabilité ni la confrontation au réel, il ne reste que la dimension la moins rigolote du travail. » Jusqu'à la perte de sens. (Léa Iribarnegaray : « Les pièges du télé-travail pour les jeunes salariés » - Le Monde campus, mardi 16 juin 2020)

